

LES GÉOGRAPHES ET L'EXPÉRIENCE HUMAINE

Paul CLAVAL

Résumé

Le contexte dans lequel la géographie s'est longtemps développée reposait sur une idée simple : les connaissances scientifiques naissent d'une rupture épistémologique qui dévalorisait radicalement les savoirs communs. Le tournant culturel que vient de connaître la discipline modifie le regard porté sur ces derniers. Pour faire de la terre son habitat, l'homme (1) s'oriente, (2) tire du milieu ce qui est nécessaire à sa subsistance, (3) s'insère dans les mailles des réseaux que tissent les sociétés et (4) utilise son expérience pour donner un sens à sa vie. La géographie scientifique avait progressivement pris en compte les trois premiers de ces champs, mais ignorait le quatrième. Les mutations contemporaines placent sur le même plan ce qui a trait aux connaissances qui assurent la maîtrise de l'espace et ce qui résulte de l'expérience que les hommes ont des lieux. Cela conduit à prendre en compte l'investissement symbolique du monde par les hommes et la construction d'au-delà qui leur ouvrent des perspectives normatives. La géographie devient plus complexe.

Mots-clés

épistémologie, tournant culturel, connaissance scientifique, connaissance commune, expérience vécue, au-delà

Abstract

The context in which geography developed for a long time was based on a simple idea : scientific knowledge was born out of an epistemological break which radically devaluated vernacular knowledge. The cultural turn that recently affected the discipline modifies the way the latter one is considered. In order to transform the Earth into its home, man (1) orients himself, (2) extracts from his environment what he needs for his subsistence, (3) inserts himself into the networks the societies wove and (4) relies on his experience in order to give a sense to his life. Scientific geography had progressively integrated the first three domains, but ignored the fourth. The contemporary mutations put on the same plane the knowledge which insures the mastery of space and the human experience of places. As a result, the symbolic investment of the World by men and the construction of beyonds which open them normative perspectives are now integrated into geography, which becomes more complex.

Keywords

epistemology, cultural turn, scientific knowledge, vernacular knowledge, lived experience, beyond.

I. LE PROBLÈME

La manière donc on conçoit la Science en général, et la géographie en particulier, a considérablement évolué au cours des quarante dernières années. Depuis Bacon, le propos était de rompre avec 'les mots de la tribu' pour construire une interprétation du monde lavée des errements de la pensée commune. Au XIX^e siècle, on pensait que l'homme, s'il se laissait guider par les faits, pouvait bâtir une connaissance exacte et définitive des phénomènes. Cette version naïve du positivisme est abandonnée au début du XX^e siècle.

La démarche scientifique réclame bien autre chose que l'accumulation d'observations précises. Elle repose sur l'élaboration d'interprétations théoriques ; des expériences

en vérifient la validité. Tant qu'une interprétation n'est pas falsifiable, elle est considérée comme valable – sans que l'on puisse cependant affirmer qu'elle soit une copie de la réalité.

La mise au point de la théorie suppose que l'on réfute les évidences sensibles : elle repose sur une 'rupture épistémologique', comme les travaux de Gaston Bachelard (1938) le soulignent : la raison scientifique se construit de la sorte. L'exemple analysé est généralement celui de la révolution galiléenne, telle que l'interprète Alexandre Koyré (1962).

Mais qu'arrive-t-il quand le progrès résulte de l'abandon d'un corps d'interprétations déjà considéré comme scientifique ? N'est-ce pas ce qui s'est passé dans le cas

de la physique, quand la révolution quantique a succédé à la révolution galiléenne ? Thomas Kuhn développe, en 1962, une réflexion sur les révolutions scientifiques qui fait alterner des périodes de science normale, où les résultats s'accumulent dans le cadre d'un système de théories – ou paradigme – dominant, et des phases de rupture, où la multiplication des résultats dont les interprétations régnantes ne rendent pas compte, contraint à inventer un nouveau paradigme.

Au cours du dernier demi-siècle, on s'est rendu compte de ce que l'idée de révolution scientifique s'appliquait mal aux sciences humaines et sociales contemporaines. Une mutation y a pris place. Le modèle positiviste ou néo-positiviste interdisait aux chercheurs de s'intéresser à la subjectivité des acteurs. Ce tabou disparaît. Parle-t-on pour autant d'une révolution scientifique ? Non : on signale le tournant linguistique de l'histoire, le tournant spatial des sciences sociales en général ou le tournant culturel de la géographie.

Cela traduit un nouveau regard sur la nature des sciences sociales et humaines, et de la géographie. Celui-ci impose une révision de ce que l'on pensait jadis des connaissances scientifiques. Sont-elles aussi radicalement différentes des savoirs amassés par les sociétés préscientifiques qu'on ne le pensait ? Comment la science transforme-t-elle ceux-ci, les recycle, les réutilise ?

C'est à cet exercice que je me suis livré dans *Terre des Hommes*, publié en portugais au Brésil (Claval, 2010), et qui paraîtra en 2012 en France, dans un volume contenant deux autres essais.

II. LA DÉMARCHE

La démarche employée est simple : j'ai dressé un tableau des pratiques, des savoir-faire, des connaissances et des expériences géographiques qui constituent, au sens large, le 'savoir géographique' des sociétés traditionnelles. J'ai ensuite parcouru l'histoire de la géographie scientifique pour voir comment celle-ci avait progressivement pris en compte les différents volets de ce 'savoir géographique', et comment elle l'avait fait en rompant avec les connaissances traditionnelles, mais aussi en les adaptant et en les recyclant.

III. LES SAVOIRS GÉOGRAPHIQUES TRADITIONNELS

Pour faire de la terre son habitat, l'homme (1) s'oriente, (2) tire du milieu ce qui est nécessaire à sa subsistance, (3) s'insère dans les mailles des réseaux que tissent les sociétés et (4) utilise son expérience pour donner un sens à sa vie.

A. S'orienter

Le corps humain est un système orienté, à partir duquel le monde s'ordonne en cercles successifs, le proche, le lointain, l'horizon, ce qu'on imagine au-delà. S'orienter, c'est substituer à ce système personnel et subjectif un système de repérage objectif, car appuyé sur des repères qui doivent être aussi éloignés que possible pour que l'on puisse les considérer comme fixes (Collignon, 1996).

L'attribution de noms aux directions, aux points cardinaux et aux lieux permet de construire des discours sur l'orientation et la localisation. Ainsi naissent les premiers *systèmes d'informations géographiques*.

B. Tirer du milieu sa subsistance et le rendre habitable

Il faut une connaissance très sûre des milieux pour en tirer, par la pêche, la chasse, la culture ou la vie pastorale, ce qui est nécessaire à l'existence (Collignon, 1996 ; Frérot, 2011). Ce savoir est appliqué. Où se trouvent les bancs de poissons ? Où a-t-on des chances de trouver du gibier, et comment s'y prendre pour l'abattre ou le capturer ? Quels pâturages conviennent aux troupeaux ? À quelle saison les utiliser ? Quelle plante cultiver ici ? Quelles façons implique-t-elle ?

À ces savoirs sur la mise en valeur du milieu s'ajoutent ceux qui portent sur la façon de l'habiter. Comment s'y protéger du vent, de la pluie, du froid, du chaud par des vêtements ? Comment construire des abris ou des maisons ?

D'autres connaissances portent enfin sur la confection des instruments et des outils nécessaires à la pêche, à la chasse, à l'élevage, à la culture, à la transformation et à la conservation des produits alimentaires, à la construction et à la protection contre le froid, le soleil ou la pluie.

C. S'insérer dans les mailles des réseaux que tissent les sociétés

Les pratiques, savoir-faire et connaissances indispensables à toute vie sociale ont des composantes géographiques, celles qui sont indispensables à qui voyage, transporte, communique. Elles concernent les itinéraires, les moyens de transport, les étapes, les lieux de stockage, les points de rencontre, les marchés, les moyens de paiement. Elles incluent les savoir-faire de ceux qui construisent les infrastructures, et le métier de ceux qui les utilisent (Frémont, 1984).

Les composantes géographiques des pratiques indispensables à toute vie sociale incluent tout ce qui permet d'habiter la terre et de s'y loger. Elles guident le choix des sites favorables, conduisent à dessiner des voies et réseaux de desserte, à sélectionner les matériaux et les

formes qui conviennent aux lieux, aux besoins des personnes qui y vivent, et aux activités qu'elles y mènent.

Dès que la vie sociale s'élargit, des tensions apparaissent, que l'émergence de systèmes politiques permet de traiter. Aux pratiques, savoir-faire et connaissances géographiques de tout le monde – aux géographies vernaculaires – s'ajoutent donc des savoirs liés à l'exercice du pouvoir (Lacoste, 1976).

Les pratiques, les savoir-faire et les connaissances géographiques que mobilisent les sociétés humaines ne servent pas seulement à s'orienter, à donner prise sur l'environnement et à structurer la vie de relation. Ils aident à tirer parti des articulations du relief, de la distribution des ressources, du contrôle des voies de communication pour s'assurer d'avantages sur les autres sociétés en temps de paix, et pour triompher de ses adversaires en temps de guerre. *Les connaissances géographiques ont souvent un contenu stratégique.*

D. L'expérience géographique : donner un sens de la vie

L'existence des hommes les charge d'expérience, d'une expérience empreinte de subjectivité. Vivre, c'est évoluer entre des murs ou se trouver en plein air ; c'est être en contact avec l'environnement par tous ses sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher. C'est se mouvoir dans un cadre sauvage, cultivé ou urbanisé, c'est le percevoir comme paysage. Les gens ont des réactions émotives face aux lieux où ils résident, qu'ils parcourent régulièrement ou qu'ils visitent occasionnellement.

L'expérience géographique, c'est d'abord celle de l'*habiter*, du domicile, de la famille, des proches, du voisinage (Dardel, 1952). C'est l'expérience de l'intimité, des cercles où l'on est connu et reconnu, des lieux familiers. C'est aussi, dans beaucoup de cas, l'expérience du travail quotidien. Habiter, c'est se fondre suffisamment dans un groupe et s'insérer assez profondément dans un décor pour s'identifier à lui.

L'expérience géographique, c'est aussi celle du *voyage*. Partir, c'est laisser derrière soi des parents, des amis, les lieux familiers, la maison, le café. Tous ces liens vous rassuraient, vous confirmaient dans votre être, confortaient votre identité. Au départ, ils se distendent ou se déchirent. Plus personne ne vous reconnaîtra, ne vous rappellera des souvenirs partagés, ne vous interpellera par votre nom.

Pourquoi part-on, alors ? Parce que rompre avec ses habitudes, s'éloigner de ceux dont on partage depuis longtemps l'existence, désertier l'atelier, la boutique, l'administration ou l'entreprise où se passaient les heures de travail, est vécu comme une libération.

Se déplacer réserve de multiples surprises : des rencontres heureuses ou désagréables, des gens accueillants, mais aussi des tire-laine, des voleurs, des gredins. Le voyage offre le meilleur et le pire : c'est pour cela qu'il forme.

Le départ relâche les liens qui enserrant normalement les individus. Il crée un vide, une disponibilité, et invite au changement. En libérant des catégories communément employées, il facilite la découverte du neuf.

Dans chaque société, habiter et voyager donne ainsi naissance à un *répertoire d'expériences géographiques* qui colorent l'existence de chacun et lui donnent un sens. Ce qu'elles apprennent, c'est la diversité des lieux et des hommes. À la nouveauté et à l'exotisme des lieux s'ajoute l'altérité des hommes.

L'expérience de l'espace, c'est donc fondamentalement celle de ses coupures, de ses ruptures, de ses contrastes, de son hétérogénéité. Celle-ci ne résulte pas seulement de la multiplicité des conditions naturelles ou de la diversité des activités productives. Elle naît du sens que les hommes donnent aux lieux et des émotions qu'ils suscitent. Elle oppose de manière radicale les aires profanes où se déroule l'existence ordinaire, des zones sacrées que des forces profondes ou des puissances supérieures transforment.

Le regard porte jusqu'à l'horizon. Le monde continue au-delà. C'est là une expérience fondamentale, comme le note Jean-Marc Besse : « L'horizon est le nom donné à cette *puissance de débordement* de l'être qui se présente dans le paysage » (Besse, 2009, p. 53). *L'expérience géographique va ainsi au-delà du réel.* Les hommes ont la capacité de parler de lieux qu'ils n'ont jamais vus et qui n'existent peut-être pas. Ils leur attribuent des propriétés qui manquent aux espaces connus. L'imaginaire qu'ils construisent ainsi, et qui est propre à chaque culture, donne au monde une dimension poétique, indique les règles à respecter, montre ce vers quoi doit tendre l'action humaine et confère un sens à l'existence des individus et des groupes (Dardel, 1952 ; Frérot, 2011).

IV. LA CONSTRUCTION DE LA GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE ET SES LIENS AVEC LES SAVOIRS GÉOGRAPHIQUES TRADITIONNELS

La géographie scientifique se construit progressivement. (1) Les Grecs savent déjà s'orienter et dresser des cartes. (2). À partir de la fin du XVIII^e siècle, le progrès des sciences naturelles éclaire la manière dont l'homme s'insère dans le milieu. (3) La prise en compte de la dimension spatiale de la vie sociale se fait en deux étapes, à la fin du XIX^e siècle et au milieu du XX^e. (4) Depuis les années 1970 la discipline a l'air de papillonner :

géographie humaniste et phénoménologique ; étude de la perception, des représentations, de la territorialité ; approches critique, postmoderne, postcoloniale. Après avoir souri aux puissants, elle s'intéresse aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux marginaux.

Le tournant culturel que la discipline négocie depuis 1970 est fait de ces diverses facettes. Son unité est pourtant réelle : le mouvement intègre dans la discipline l'expérience du monde et le sens que lui donnent les hommes, jusque-là négligés.

A. L'étape grecque : la naissance d'une science de l'orientation

La géographie acquiert un statut scientifique lorsque les Grecs ont l'idée de « lire dans le ciel la forme de la terre » (la formule, reprise par Vidal de la Blache, est de Ptolémée). Ils construisent la carte sur des bases rigoureuses (Aujac, 1975 ; Jacob, 1991), mais n'arrivent pas à rendre compte de la diversité des reliefs et des milieux, et ne s'interrogent pas sur la manière dont les hommes assoient leur emprise sur l'environnement (Strabon, 1969).

Cette première étape donne *un statut scientifique à l'étude de l'orientation et à la construction des images de la terre*. Lorsque ces opérations deviennent purement techniques, au XVIII^e siècle, la discipline perd le support institutionnel dont elle bénéficiait jusqu'alors (Godlewski, 1999). Deux autres étapes, celle qui montre l'homme en action, et celle qui appréhende ses manières de vivre la terre, peuvent débiter.

B. La découverte du milieu et de sa maîtrise par l'homme à l'Âge des Lumières

La pensée scientifique fait un bond à l'Age des Lumières. Le progrès des sciences de la nature donne aux géographes les armes qui leur manquaient pour décrire la face de la terre : ils classent les formes du relief et expliquent leur genèse ; ils montrent comment le rayonnement solaire, le sol, l'air, les précipitations donnent naissance à des formations végétales variées et définissent des milieux originaux. La géographie physique est née (Humboldt, 2007).

La réflexion sur les sociétés humaines démarre aussi au XVIII^e siècle, mais elle hésite entre plusieurs orientations (Gusdorf, 1973) :

(i) Les théories du contrat social bâtissent leurs interprétations sur l'autonomie de l'individu ; celui-ci crée les institutions indispensables à sa sécurité et à son épanouissement : dans cette perspective, la société – et la géographie – sont des constructions rationnelles et volontaires.

(ii) Les sociétés d'Ancien Régime n'offrent pas aux hom-

mes les conditions qu'un contrat social rationnel devrait leur assurer : la pensée des Lumières devient critique. Les géographes dénoncent l'imperfection des divisions administratives, soumises à l'arbitraire du prince, par exemple, et inventent la 'région naturelle' – mais leur propos demeure court.

(iii) En insistant sur la sensibilité humaine, Rousseau ouvre une voie plus féconde : la géographie doit former les citoyens libres et responsables dont la Cité a besoin. Elle retrace l'évolution de l'homme depuis l'époque où il vivait à l'état de nature, et aidera à débarrasser la société civilisée de ses tares (sur l'influence de Rousseau sur les orientations anarchistes de la géographie du XIX^e siècle : Ferretti, 2007).

C. De 1880 à 1950 : une science de l'action humaine

L'échec de la Révolution française prouve que le social est plus complexe que ne le supposaient les théories du contrat. Chacun découvre à sa naissance un univers social qui s'impose à lui et contribue à le former. Dans le cas de la géographie, la nouvelle manière de concevoir la société s'impose à l'occasion du débat qu'ouvre l'évolutionnisme darwinien, à partir de 1880 (Berdoulay, 1980).

Conçue comme une écologie de l'homme, la géographie humaine analyse *les moyens que les groupes mettent en œuvre pour tirer leur subsistance de l'environnement et pour y habiter*. Refusant de faire du milieu un cadre qui conditionne de manière rigide les comportements humains et le devenir des groupes, la discipline souligne le rôle de l'innovation technique ; elle intègre les enseignements de Ritter sur la circulation et le jeu des échelles. Dans sa version vidalienne, elle explore les savoir-faire et les pratiques des groupes traditionnels – leurs genres de vie –, et explique ainsi comment ils assurent leur emprise sur l'environnement (Vidal de la Blache, 1922). Seul le souci positiviste de rigueur empêche d'aller plus loin dans l'exploration des géographies du sens commun.

Entre 1880 et 1950, la géographie classique s'attardait surtout aux relations homme/nature. Pour la Nouvelle Géographie, qui envahit la scène dans les années 1950 et 1960, l'enracinement local des groupes est symbolique plus que biologique (Gottmann, 1952). La logique de la circulation explique l'émergence des villes et leur organisation en réseau, ainsi que l'opposition des aires centrales, plus attractives, et des zones périphériques, dont les activités ont de la peine à se différencier (Ullman, 1980). Des démarches analogues font progresser la géographie sociale et la géographie politique.

D. La situation actuelle

La remise en cause générale de la pensée occidentale

qui s'accélère après 1970 affecte la géographie comme les autres disciplines sociales (Lyotard, 1979 ; Jameson, 1984) : a-t-elle mérité le statut scientifique qu'elle revendique ? Ne s'est-elle pas dévoyée en servant d'instrument aux impérialismes ? Le rôle qu'elle accorde au regard ne la rend-elle pas suspecte de perversions multiples (Foucault, 1976) ?

Faut-il jeter le bébé avec l'eau du bain ? Peut-on concevoir une géographie qui se passerait du sens de la vue et refuserait le support de la carte ? Certains s'y essaient (Jones III & Natter, 1999) : leurs travaux ne sont pas sans intérêt, mais ils ne portent que sur les images, les représentations, les discours auxquels la Terre donne lieu. Les réalités matérielles que reflètent ces figures, ces séquences ou ces mots sont oubliées.

La plupart interprètent différemment les mutations contemporaines. Elles conduisent, certes, à se montrer plus vigilants et plus critiques vis-à-vis des sources, des interprétations et des applications de la géographie. Mais dans le même temps et pour la première fois, *elles placent sur le même plan ce qui a trait aux connaissances qui assurent la maîtrise de l'espace et ce qui résulte de l'expérience que les hommes ont des lieux.*

La géographie scientifique n'a longtemps traité que d'une partie de ce que les hommes mobilisaient pour faire de la Terre leur habitat. Elle était bâtie sur les repères qu'offrent les points cardinaux, sur la détermination des coordonnées et sur la construction de la carte – sur la construction de *grilles de repérage et d'orientation, permettant de construire des systèmes d'informations géographiques.* Ceux qui se considéraient comme géographes avaient le désir d'étendre son champ, mais ils n'y parvenaient pas faute d'outils conceptuels adéquats.

Le perfectionnement des systèmes d'informations géographiques s'est poursuivi sans relâche depuis le XVIII^e siècle. L'intégration des savoirs et des expériences s'est faite en deux étapes : à partir de la fin du XIX^e siècle pour les *pratiques et les savoir-faire*, dans les années 1970 pour *l'expérience géographique* et pour la *prise en compte des au-delà qui permettent de juger le monde* (Claval, 2008). La géographie traite, enfin, de tous les éléments qui ont, depuis toujours, contribué à faire de notre planète la Terre des hommes. Les remises en cause contemporaine ne compromettent pas la discipline : elles lui ouvrent la totalité d'un champ qu'elle ne couvrait encore que partiellement.

V. UNE DISCIPLINE COMPLEXE

La géographie essaie de comprendre ce qui fait de notre planète une Terre humaine – et ce qui risque de la rendre inhabitable. Elle met en œuvre plusieurs démarches :

(i) Elle s'appuie sur la géométrie de la sphère, sur la géométrie projective, sur la cosmographie et sur les moyens de télédétection (de plus en plus) pour proposer une solution universelle au problème de l'orientation, pour dresser des cartes de plus en plus précises et pour constituer des systèmes d'informations géographiques de plus en plus fiables. Ces connaissances sont indispensables pour tirer pleinement parti des étapes suivantes.

(ii) La géographie analyse la place qu'occupe l'homme dans les pyramides écologiques et la manière dont il les modèle pour répondre à ses besoins : elle mesure ce qu'il en tire pour sa subsistance et ce qu'il rejette dans l'atmosphère, dans les eaux ou dans les sols. Elle mesure sa responsabilité dans la genèse des déséquilibres environnementaux.

(iii) La géographie prend en compte les techniques mises en œuvre par les groupes humains pour exploiter l'environnement et le rendre habitable : celles qui caractérisent les genres de vie des sociétés traditionnelles, et celles qu'ont imaginées les inventeurs et les ingénieurs depuis le début de la révolution industrielle.

(iv) La géographie analyse mobilité et circulation – celles des hommes, celles des biens et celles des informations. Les circuits se structurent pour répondre aux besoins économiques des hommes, pour répartir richesses et biens symboliques et pour assurer l'ordre. Les individus apprennent à se repérer dans les réseaux ainsi constitués et développent des stratégies qui leur permettent de s'y insérer et si possible, d'y occuper des positions intéressantes.

(v) Il ne suffit pas d'organiser rationnellement les utilisations du sol et d'assurer le fonctionnement économique, social et politique des groupes pour rendre la terre habitable : ce sont là des conditions nécessaires, mais elles ne sont pas suffisantes. Il importe aussi que l'homme se sente chez lui, qu'il sache qui il est et qui sont ceux qui l'entourent ou vivent plus loin. Il faut qu'il ait une idée claire de sa place dans la nature et du devenir du monde. Il convient qu'il apprenne à donner un sens à sa vie et à celle des collectivités auxquelles il appartient, tout en sachant que la mort l'attend.

Comprendre ce qu'est la Terre des hommes implique des démarches qui ne répondent pas aux mêmes logiques : lois de la physique et de la géométrie pour la première, analyse des chaînes trophiques pour la seconde, rôle des technologies pour la troisième, organisation spatiale des groupes sociaux pour la quatrième, investissement symbolique du monde et construction d'au-delà qui ouvrent des perspectives normatives pour la cinquième.

Ces démarches sont interdépendantes : le point de vue de la *médiance*, établit un pont entre écologie, technologie et organisation sociale (Berque, 1996 ; 2000 ; Berque *et al.*, 1999). L'approche culturelle lie les conceptions que les hommes se font de la nature, les attitudes qu'ils adoptent vis-à-vis des techniques et de la mobilité, les

valeurs qui sous-tendent les comportements sociaux, et les attentes et projets que les hommes imaginent pour orienter leur vie et leur entrouvrir le futur.

VI. DES LEÇONS ESSENTIELLES

Nous vivons dans un monde où la mobilité grandit, où les techniques deviennent plus sophistiquées, où l'environnement est menacé. L'échelle à laquelle s'établissent les projets et à laquelle s'ouvrent les marchés excède celle de l'expérience commune. La plupart n'ont pas la formation nécessaire pour comprendre les technologies qui transforment leur existence.

La modernité prive les hommes de leurs repères traditionnels et des identités qui les rassuraient. L'inquiétude dans laquelle ils vivent s'exprime par la vague d'irrationalité qui balaie les sociétés contemporaines : les gourous se multiplient, les sectes prolifèrent, des fondamentalismes ou des mouvements charismatiques secouent les religions instituées. De nouvelles idéologies supplantent celles du progrès, que l'évolution récente a mises à mal (Claval, 2008) : chacun a le droit de développer librement, comme le soulignent les théoriciens de l'épanouissement individuel ; l'écologisme pur et dur se bat pour des formes extrêmes de protection de l'environnement ; toutes les différences méritent respect, comme le professe le multiculturalisme.

Il est de la responsabilité des géographes, dont le métier est d'étudier la Terre comme habitat des hommes, de lier les connaissances sur les milieux, sur leur mise en valeur, sur l'insertion spatiale du tissu social et celles sur l'expérience que les hommes partagent.

Si nos sociétés sont désemparées, c'est que la géographie n'y a pas été enseignée comme elle devrait l'être : n'est-ce pas à elle de faire comprendre à chacun comment s'est construite la Terre des hommes, et à quelles conditions elle peut le demeurer ?

BIBLIOGRAPHIE

- Aujac G. (1975). *La Géographie dans le monde antique*, Paris : PUF.
- Bachelard G. (1938). *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris : PUF.
- Berdoulay V. (1981). *La Formation de l'école française de géographie*, Paris : CTHS.
- Berque A. (1996). *Etre humain sur la Terre*, Paris : Gallimard.
- Berque A. (2000). *Ecoumène*, Paris : Belin.
- Berque A. et al. (1999). *Mouvance. Cinquante mots pour le paysage*, Paris : Éditions de la Villette.
- Besse J.-M. (2009). *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles : Actes Sud.
- Claval P. (2008). *Religions et idéologies. Perspectives géographiques*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (PUPS).
- Claval P. (2010). *Terra dos Homens*, São Paulo : Contexto.
- Collignon B. (1996). *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*, Paris : L'Harmattan.
- Dardel E. (1952). *L'Homme et la Terre*, Paris : PUF.
- Ferretti F. (2007). *Il Mondo senza la mappa. Elisée Reclus e i geografi anarchici*, Milan : Zero in condotta.
- Foucault M. (1976). *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard.
- Frémont A. et al. (1984). *Géographie sociale*, Paris : Masson.
- Frérot A.-M. (2011). *Imaginaire des Sahariens. Habiter le paysage*, Paris : Éditions du CTHS.
- Godlewska A. (1999). *Geography Unbound : French Geographic Science from Cassini to Humboldt*, Chicago : Chicago University Press.
- Gottmann J. (1952). *La Politique des Etats et leur géographie*, Paris : A. Colin.
- Gusdorf G. (1973). *L'Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris : Payot.
- Humboldt A. (1807). *Essai sur la géographie des plantes*, Paris : Schoell.
- Jacob Ch. (1991). *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris : A. Colin.
- Jameson F. (1984). «Postmodernism and the cultural logic of late capitalism», *New Left Review*, 146, 53-92.
- Jones III J.P. & Natter W. (1999). «Space and representation», in : A. Buttner et al., *Text and Image. Social Construction of Regional Knowledge*, Leipzig : Institut für Landeskunde, 239-247.
- Koyré A. (1962). *Du Monde clos à l'univers infini*, Paris : PUF.
- Kuhn T. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago : Chicago University Press.
- Lacoste Y. (1976). *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris : Maspéro.
- Liotard J.-F. (1979). *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris : Éditions de Minuit.
- Strabon (1969). *Géographie*, Texte établi par G. Aujac, Paris : les Belles Lettres, 2 vol.
- Ullman E.L. (ed. R.R. Boyce) (1980). *Geography as Human Interaction*, Seattle : University of Washington Press.
- Vidal de la Blache P. (1922). *Principes de géographie humaine*, Paris : A. Colin.

Coordonnées de l'auteur :

Paul CLAVAL
 Université de Paris-Sorbonne
 29, rue de Soisy
 F-95600 Eaubonne
 p.claval@wanadoo.fr